



## Perspectives chinoises

2007/4 | 2007  
La Chine et son passé

---

# Mémoire des temples, mémoire de pierre

Aperçu de l'épigraphie religieuse de Pékin

Marianne Bujard et Ju Xi

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/2463>  
ISSN : 1996-4609

### Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2007  
ISSN : 1021-9013

### Référence électronique

Marianne Bujard et Ju Xi, « Mémoire des temples, mémoire de pierre », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2007/4 | 2007, mis en ligne le 30 décembre 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/2463>

---

# Mémoire des temples, mémoire de pierre

Aperçu de l'épigraphie religieuse de Pékin

MARIANNE BUJARD ET JU XI

**Des milliers de temples qui existaient à Pékin avant les années 1950, moins d'une douzaine sont en activité aujourd'hui, les autres sont désaffectés ou détruits. Les inscriptions commémoratives que les fidèles ont fait graver sur des stèles au cours des siècles, et qui subsistent sous forme d'estampages, éclairent néanmoins de larges pans de l'histoire des lieux de culte et de la vie religieuse de la capitale.**

La destruction du vieux Pékin, victime de la fièvre immobilière des quinze dernières années, a entraîné dans son sillage celle des temples qui constituaient des lieux de mémoire privilégiés. Cette disparition s'est déroulée en deux temps. Dès la fin de l'empire, certains temples furent transformés en écoles, conformément à une politique d'éradication des pratiques « superstitieuses » conduite d'abord dans le cadre de la réforme des Cent Jours (1898), puis par les nouvelles autorités républicaines. Après l'établissement de la République populaire, les temples abritèrent non seulement des écoles, mais encore des casernes, des usines, des entrepôts, des administrations ou des familles en quête de logement. A ce stade, les temples avaient cessé d'exister en tant que lieux de culte mais les bâtiments qui subsistaient pouvaient encore fixer de façon tangible la mémoire qui s'attachait aux lieux. Jusqu'au milieu des années 1960, il n'était pas rare qu'une salle renfermant les statues et les objets de culte ait été conservée, voire qu'un moine ou une nonne habite encore sur place et assure un service religieux restreint. Avec la Révolution culturelle, le clergé fut démantelé et les religieux vivement encouragés à retourner à l'état laïc ; ils furent envoyés en rééducation et astreints à travailler<sup>(1)</sup>. Les statues et les objets liturgiques furent détruits et les stèles commémoratives tantôt brisées, tantôt encastrées dans des parois, souvent enterrées – comme celles du célèbre temple taoïste du Pic de l'Est (Dongyuemiao) qui, déterrées depuis, sont aujourd'hui à nouveau dressées par dizaines dans la cour.

La deuxième phase de la disparition des édifices religieux, physique cette fois, commença dans la dernière décennie du siècle passé, lorsque Pékin se transforma en un immense chantier et que des quartiers entiers de la vieille ville et des

faubourgs s'urbanisèrent « en hauteur ». Si la première phase de la disparition des temples en tant que lieux de culte fut la conséquence délibérée d'une politique anti-religieuse, la seconde doit plutôt être comprise comme un « dommage collatéral » résultant de la politique immobilière de la capitale. Les lieux de culte furent détruits dans le même élan qui raya de la carte des centaines de *hutong* dans Pékin.

Dans son ouvrage magistral sur les temples de Pékin, Susan Naquin a dénombré entre 1403 et 1911, dans la capitale et ses proches environs, 2564 temples, auxquels s'ajouteraient 303 sanctuaires mal documentés<sup>(2)</sup>. D'après les recensements effectués durant la République, leur nombre s'élevait encore à 1734 en 1930. Il était de 1135 en 1936 et 783 en 1941<sup>(3)</sup>. Cette diminution ne signale pas toujours des disparitions, car nombre de temples, sans être détruits, furent recensés par leurs propriétaires comme des biens immobiliers ordinaires. De plus, les petits oratoires de quartier, sans religieux à demeure, ne furent pas tous enregistrés. La plupart des temples de Pékin étaient en effet de petite taille. Sur les 2564 temples recensés par Susan Naquin, plus de 90% n'occupaient qu'un bâtiment de trois travées, ouvert sur une cour et entouré d'un mur percé d'un pavillon d'entrée<sup>(4)</sup>. Les

1. La rééducation se déroulait dans quelques monastères, parmi lesquels le Guangjisi, le Dazhongsi, le Guanghuasi, le Tongjiaosi (témoignages oraux recueillis dans le cadre des enquêtes du programme *Épigraphie et mémoire orale des temples de Pékin, histoire sociale d'une capitale d'empire*, voir plus bas note 5).
2. Susan Naquin, *Peking – Temples and City Life, 1400-1900*, Berkeley, University of California Press, 2000, p. 23.
3. *Beijing simiao lishi ziliao* (Matériaux historiques sur les temples de Pékin), édité par le Bureau des Archives municipales de Pékin, Pékin, 1997, p. 3.
4. Naquin, *op. cit.*, p. 26.

### 1. Carte de Pékin et de ses temples



Le temple Chenghuang  
de la capitale en 1930

autres ne comportaient guère plus de deux à cinq bâtiments. Les grandes fondations étaient rares à Pékin.

Dans le cadre du programme *Epigraphie et mémoire orale des temples de Pékin, histoire sociale d'une capitale d'empire*<sup>(5)</sup> qui porte uniquement sur la ville nord ou ville intérieure (voir carte), nous avons recensé pour la période qui s'étend de 1750 à 1949 près de 1100 temples<sup>(6)</sup>.

Les enquêtes sur place ont révélé que moins de deux cents existent encore aujourd'hui, rarement entièrement conservés, souvent réduits à une porte, une salle ou une cour. À l'exception de quelques-uns, tous sont reconvertis à d'autres usages. Parmi les centaines de temples actifs au début de ce siècle, dans le périmètre de la ville intérieure, seules quatre temples bouddhistes abritent encore des activités religieuses, ce sont le Guangjisi<sup>(7)</sup>, le Baitasi, le Guanghuasi et le Tongjiaosi. S'y ajoutent le Yonghegong ou temple des Lamas, haut lieu du bouddhisme tibéto-mongol, et le Lüzugong, un petit temple taoïste dans l'ouest de la ville dédié à l'immortel Lü Dongbin<sup>(8)</sup>.

## Témoignages oraux

Dans les quartiers entièrement reconstruits, il est presque impossible de recueillir des témoignages sur les activités religieuses du passé. À moins qu'une partie des anciens habitants n'ait été relogée sur place, les nouveaux résidents, venus d'ailleurs, ne savent plus rien de l'ancienne géographie des lieux. Mais dans les quartiers préservés, situés principalement dans le nord de la ville tartare, des bribes de l'histoire des temples, même démolis, sont encore présentes dans la mémoire des anciens habitants. L'éloignement dans le temps des faits recherchés – plus de cinquante ans – dirige l'enquêteur vers des témoins très âgés, et leurs récits doivent être utilisés avec prudence. Cependant, il est fréquent que les données qu'ils fournissent – les noms des religieux à demeure et des éléments de leur vie, l'identité des statues, la disposition des bâtiments, la nature du temple, le régime des activités qui s'y déroulaient, les steles qui s'y dressaient – puissent être vérifiées en partie par les informations recueillies lors des recensements conduits entre 1928 et 1947<sup>(9)</sup>.

L'un des traits récurrents des témoignages est la propension à embellir l'état des temples et à les décrire comme des espaces calmes, propres et spacieux. Or nous savons par les archives que dès l'époque républicaine nombre de lieux de culte louaient des salles à des commerçants ou à des petites fabriques pour assurer l'entretien des bâtiments et la subsistance des religieux qui ne vivaient plus des seuls revenus des rituels et des dons des fidèles. À propos du Miaoyuanguan, un ancien temple taoïste fondé sous les Ming en 1451 par

un eunuque vietnamien, nous trouvons dans les archives pour l'année 1935 l'échange suivant entre le prêtre à demeure et l'inspecteur du bureau des Affaires sociales en charge du recensement :

*Inspecteur : Avez-vous retrouvé les statues en bronze ? [qui manquaient à l'inventaire]*

*Prêtre : Je les ai retrouvées. Il y en a six, grandes et petites.*

*Inspecteur : Où les avez-vous trouvées ?*

*Prêtre : Comme nous louons une des salles du temple à une papeterie, ils y entreposent du papier ; ils avaient entassé le rebut sur les statues.*

*Inspecteur : Puisque vous les avez retrouvées, il faut les porter à l'inventaire<sup>(10)</sup>.*

Mais cette vision idéale des espaces disparus reflète en partie une réalité, celle de l'état ancien de l'habitat pékinois. Avant que les maisons sur cour ne soient surpeuplées, au point que la cour elle-même disparaisse, entièrement occupée par des extensions du bâti d'origine, les *hutong* offraient aux résidents des conditions de vie nettement meilleures qu'aujourd'hui. La dégradation de l'habitat, jamais entretenu, s'est accélérée après 1976, lorsque les Pékinois, terrifiés par le tremblement de terre de Tangshan, construisirent des abris provisoires en plein air qui, consolidés et agrandis, se pérennisèrent. Les temples, idéalisés ou non, occupent néanmoins dans la mémoire des témoins une place à part, suffisamment importante pour qu'à partir d'un arbre ou d'un pan d'enceinte, seuls vestiges des édifices d'autrefois, nombre de vieux résidents puissent reconstruire mentalement l'architecture complète des lieux.

5. Le programme *Epigraphie et mémoire orale des temples de Pékin, histoire sociale d'une capitale d'empire* est conduit conjointement par l'École française d'Extrême-Orient et le Centre de recherches d'Ethnographie et de Philologie de l'Université Normale de Pékin. Cet article se fonde sur les données recueillies collectivement par les chercheurs français et chinois qui participent au programme.

6. Sans être définitif, ce nombre suggère que les chiffres donnés plus haut doivent être revus à la hausse.

7. Les emplacements des temples de la ville nord sont marqués sur la carte.

8. Le programme ne recense que les sanctuaires des « Trois religions » chinoises : confucianisme, bouddhisme et taoïsme ; trois mosquées et quatre églises chrétiennes *de fondation ancienne* sont encore en activité dans la ville nord.

9. Ces archives sont conservées aux Archives municipales de Pékin ; elles sont principalement regroupées sous les cotes J181-15 pour les années 1928-29, J2-8- pour 1936 et J3- pour 1946. Une partie d'entre elles est consultable en ligne sur <http://www.bjma.org.cn>

10. Archives municipales de Pékin, liasse J2-8-555, p. 35.

Le temple Chenghuang  
de la capitale en 2007  
© Victoire Surio



Cette mémoire fait cependant défaut lorsqu'il s'agit de fournir des données non plus simplement sur la personnalité des religieux à demeure ou la disposition des salles, mais sur les cérémonies qui se déroulaient dans les temples et les liens qu'entretenait avec eux la population, organisée ou non en association. Dans quelques cas seulement, on peut affirmer que dans tel petit oratoire du dieu du Sol, Tudimiao, les habitants du quartier allaient annoncer au dieu les constructions des maisons et les naissances, tandis que les cortèges de mariage et d'enterrement devaient marquer un arrêt devant le sanctuaire<sup>(11)</sup>. Pour les prières ordinaires, un vieux résident résume bien la situation : « Partout on pouvait trouver un endroit pour prier et brûler de l'encens les premiers et quinzième jours du mois »<sup>(12)</sup>. Les habitants se souviennent de plusieurs dizaines de temples qui entreposaient les cercueils, parfois durant des mois, en attendant un jour propice pour l'enterrement, ou les moyens nécessaires pour rapatrier le défunt dans son lieu d'origine. La mémoire conserve aussi le souvenir des fêtes particulièrement animées de certains temples ; plusieurs étaient situés à l'extérieur de notre périmètre d'enquête comme le Dongyue miao, ou le Pantaogong dans la ville sud. Dans la ville nord, les fêtes votives des temples Guanghuasi, du dieu de la Cité du district de Wanping, du dieu des Médicaments (Yaowangmiao) de Dongzhimennei (dont il ne reste aujourd'hui que le portique d'entrée) ont durablement marqué les esprits. Les foires de temples ou *miaohui*, où voisinaient les activités culturelles et marchandes, rythmaient le temps des Pékinois qui, chaque jour du mois, pouvaient faire emplettes et dévotions dans quelques grands temples de la ville ouverts à tour de rôle.

Plusieurs facteurs se conjugent pour expliquer l'amnésie qui touche aux pratiques religieuses ordinaires des Pékinois. D'une part, composée d'actes banals, ces pratiques ne sont pas l'objet d'une remémoration particulière et il est difficile d'obtenir des interlocuteurs qu'ils isolent ces actes dans leur mémoire et les décrivent. D'autre part, la vie religieuse de la capitale, comme la vie en général des Pékinois, entra dès la fin de l'empire dans une période de bouleversements continus : aux pouvoirs éphémères des seigneurs de la guerre succéda le nouveau gouvernement de Nankin, puis vinrent l'occupation japonaise, la guerre et la révolution. Les pratiques religieuses furent ensuite frappées d'interdiction pendant plusieurs décennies, souvent durement réprimées, entraînant sans doute un phénomène de refoulement. Il en résulte que l'histoire orale des temples, à l'exception des événements marquants, est aujourd'hui davantage celle de leur disparition.

## La mémoire des pierres

Si toutefois l'espace occupé par les lieux de culte est encore si présent dans la mémoire des vieux résidents de Pékin, bien que les activités religieuses se soient estompées de leurs souvenirs, c'est sans nul doute parce que les temples étaient non seulement les demeures des dieux, mais aussi celles des hommes. Les fidèles avaient à cœur de les embellir et de les entretenir afin d'attirer sur eux les bienfaits des dieux. Les inscriptions que des générations de fidèles ont fait graver sur les stèles dressées dans les cours des temples témoignent que ceux-ci étaient avant tout des lieux de sociabilité, soit qu'il s'agisse d'un sanctuaire modeste où le voisinage sollicitait les religieux à demeure pour guérir une maladie ou réaliser un vœu, soit que dans des fondations plus importantes, des individus issus de toutes les couches de la population se mêlent au moment des fêtes et des foires.

La majorité des stèles ayant disparu, les inscriptions ne subsistent qu'à travers les estampages. Ceux-ci concernent 221 temples, soit moins d'un quart des mille cent temples que nous avons inventoriés à ce jour dans le périmètre de la ville nord. Toutes les stèles n'ont sans doute pas été estampées et nombre de petits temples ne possédaient pas de stèle. Dans notre corpus de 541 inscriptions estampées<sup>(13)</sup>, la plus ancienne fut rédigée en 1284 par l'empereur mongol Kubilay pour nommer des religieux dans le Chongguosi, appelé plus tard Huguosi, situé au nord-ouest de la ville tartare, et doter ce temple de terres et de dépendances<sup>(14)</sup>. La plus récente est de 1943 ; elle commémore la restauration de l'ancien temple du dieu du Sol de la Capitale par un moine bouddhiste de l'école de la Terre

11. Témoignage recueilli à Ganmian *hutong*, le 1 mai 2005 (enquêteurs : Ju Xi et Marianne Bujard).
12. Témoignage dans la cour de la mosquée de Douban *hutong*, 3 mai 2007 (enquêteurs : Victoire Surio et Du Xueying).
13. Pour Pékin et sa périphérie, l'*Index* des estampages conservés à la Bibliothèque nationale inventorie 2097 estampages de stèles liées à la fondation ou la réfection des temples. On peut y ajouter 172 estampages de stèles consacrées aux temples des guildes et des associations, voir *Beijing tushuguan zang Beijing shike tapian mulu* (Catalogue des estampages sur pierre du fonds de la bibliothèque de Pékin), Xu Ziqiang (éd.), Pékin, Shumu wenxian, 1994. Pour la reproduction des estampages voir *Beijing tushuguan cang Zhongguo lidai shike tapian huibian* (Compilation des estampages sur pierre des dynasties chinoises du fonds de la bibliothèque de Pékin) (plus loin *BJTP*), Beijing tushuguan jinshizu (éd.), Zhengzhou, Zhongguo guji, 1990-1991 ou en ligne à l'adresse <http://res2.nlc.gov.cn:9080/ros/index.htm>
14. *BJTP*, # 337 (1284), vol. 48, p. 88-89 (# suivi du numéro d'inventaire, de la date d'érection de la stèle, des numéros du volume et des pages où sont reproduits les estampages de l'inscription).

Pure<sup>(15)</sup>. Cette documentation épigraphique court donc sur près de 700 ans et représente une mine d'informations pour retracer non seulement l'histoire des temples, mais mieux connaître les individus et les communautés de fidèles qui les construisirent et les réparèrent sans cesse au cours des siècles.

Sur le fronton d'une stèle, aussi bien sur l'endroit que sur l'envers, on grave en écriture sigillaire des expressions en quatre caractères comme *wanguliufang* « que son nom embaume éternellement » (la plus courante), ou des formules similaires telles *wanguchangchun* « que son printemps dure éternellement » ou *yongchuibuxiu* « laissé à jamais à la postérité » ; en outre, le texte d'une inscription se termine généralement par le souhait que la pierre conserve « pour toujours », « pour les générations futures » la mémoire des faits que l'on y a gravés. Ainsi dans une stèle de 1451 autrefois érigée dans le Miaoyuanguan évoqué plus haut, le rédacteur écrit : « C'est la raison pour laquelle j'ai à nouveau rédigé une inscription relatant la construction de ce temple et les dimensions du site afin d'éclairer les générations à venir »<sup>(16)</sup>, ou à la fin d'une stèle établissant un don de terrain à un petit sanctuaire bouddhiste, on lit : « (Pour établir ce contrat), j'ai fait graver cette pierre qui durera mille ans, répandra son parfum sur cent générations et restera pour la postérité »<sup>(17)</sup>. La fonction des belles pierres dressées dans les temples est donc de commémorer un événement et d'en conserver pour toujours la mémoire. Mais que commémore-t-on et quels sont les faits que l'on veut confier à la postérité ?

Dans la grande majorité des cas, les commanditaires de la stèle entendent célébrer la restauration du sanctuaire ou de l'une de ses salles. La formule consacrée pour décrire l'état des lieux est : « la toiture fuit, les bâtiments s'écroulent » tandis qu'une fois les travaux achevés, « le temple est flambant neuf ». L'exagération qui s'exprime au sujet de la dégradation des bâtiments n'a d'autre but que d'exalter le mérite des fidèles qui ont relevé les édifices de la ruine, elle n'a pas forcément valeur de témoignage fiable sur l'état du bâti. L'inscription s'attarde sur la description des bâtiments réparés, des statues redorées ; le plus souvent la date du début des travaux et celle de leur achèvement sont notées au jour près, les noms des plus généreux donateurs sont parfois mentionnés sur le recto de la stèle, on dit qu'ils ont *largement ouvert leur bourse* et fait preuve d'une *piété admirable* ; les noms des autres contributeurs sont portés au verso, les listes pouvant atteindre plusieurs centaines de noms.

Mais d'autres événements méritent d'être gardés en mémoire : les dons des empereurs tels que des collections de textes sacrés ou des terrains, ou encore l'octroi d'un titre ho-

norifique à un religieux ; dans le Guangfuguan, une fondation taoïste des Ming, situé près de Houhai et qui abrite aujourd'hui un restaurant, un maître taoïste reçut du souverain en 1465 un titre en dix-huit caractères précédant l'appellation d' « homme véritable » (*zhenren*)<sup>(18)</sup>. Rendre publique, par l'intermédiaire de la stèle dressée, la faveur d'un empereur rehausse le prestige du sanctuaire. Les pierres conservent aussi les circonstances de la fondation d'une association de fidèles qui, en collaboration avec les religieux à demeure, s'engagent à fêter régulièrement l'anniversaire de la divinité du temple : dans le Fatongsi, à l'est de la tour du Tambour, les fidèles commémorent le pèlerinage qui les conduits à Zhuozhou (Hebei) pour honorer Bixia yuanjun, la grande divinité féminine de la Chine du nord<sup>(19)</sup>. Une cérémonie pour rendre grâce d'un bienfait particulier mérite aussi d'être consignée dans la pierre : dans un temple de Guandi, à l'ouest de Dongzhimen, une inscription célèbre la générosité d'un bienfaiteur qui s'est chargé de la reconstruction complète du sanctuaire, meubles et ustensiles compris<sup>(20)</sup>. Certaines stèles proclament des règlements relatifs au fonctionnement d'une association ou d'une guilde professionnelle liée à un temple : dans le Zhenwumiao de Xisibeidajie, une stèle énumère les obligations de la guilde des courtiers de viande de porc à l'égard du dieu des Richesses<sup>(21)</sup>. D'autres inscriptions définissent la propriété des temples, par exemple en interdisant la transformation d'un temple « public », appartenant au clergé, *shifang congling* en temple héréditaire *zisunmiao*, dont la transmission de maître à disciple priverait la communauté monastique de ses droits<sup>(22)</sup>. Les inscriptions peuvent encore constituer des contrats enregistrant l'achat de terrains, ou la donation d'une terre par un particulier, par exemple, dans la stèle de 1808 que nous avons citée plus haut, un Mandchou rembourse une dette contractée auprès du révérend du temple en cédant deux terrains des environs de Pékin. L'inscription note alors l'emplacement des terrains, leur cession inaliénable et les noms des témoins qui garantissent la transaction<sup>(23)</sup>. D'autres inscriptions, à l'occasion d'une réfection, fixent les limites exactes

15. *BJTP*, # 2976 (1943), vol. 100, p. 36-37. Le Tongjiaosi abrite trois stèles plus récentes (1948 et 1953) mais qui n'ont pas été estampées.

16. *BJTP*, # 539 (1451), vol. 51, p. 173.

17. *BJTP*, # 466 (1808), vol. 78, p. 34.

18. *BJTP*, # 508 (1465), vol. 52, p. 45.

19. *BJTP*, # 608 (1703), vol. 66, p. 28-29.

20. *BJTP*, # 200 (1833), vol. 80, p. 48.

21. *BJTP*, # 1091 (1849), vol. 81, p. 181-182.

22. *BJTP*, # 518 (1673), vol. 63, p. 35, érigée dans le Youshengsi à l'ouest de la tour du Tambour.

23. *BJTP*, # 466, dans le Wanfu'an à l'ouest de la tour de la Cloche.

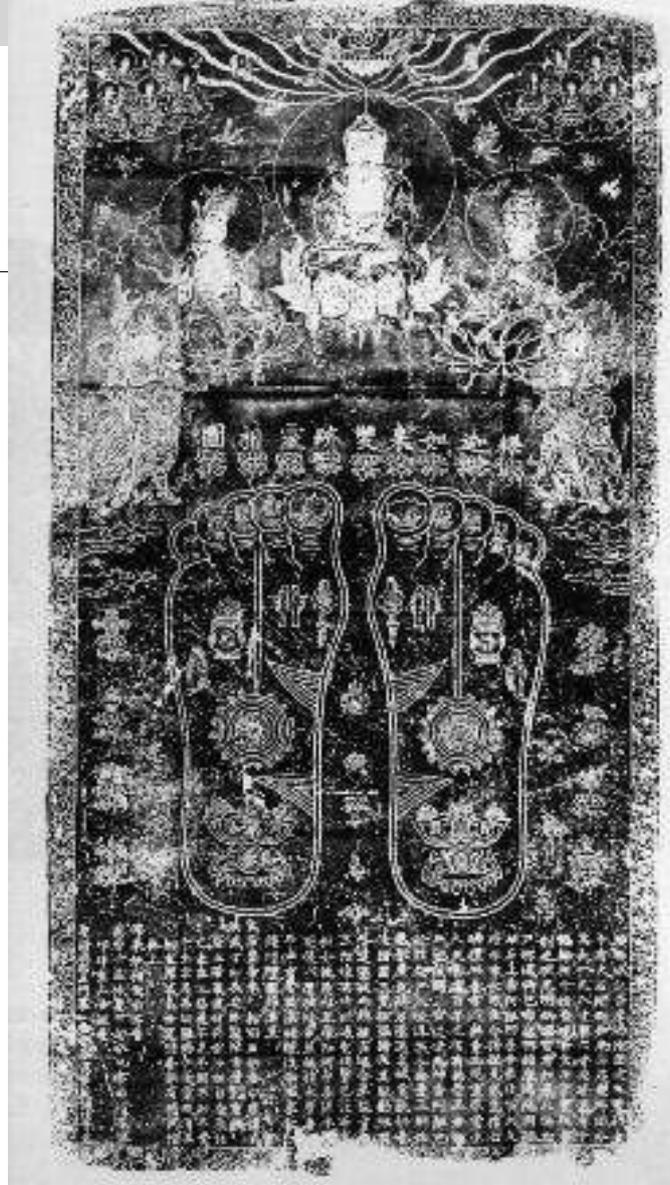
Estampage<sup>(26)</sup> de la stèle du Baochansi, gravée en 1592. On y voit, au-dessus du texte, l’empreinte des pieds du Bouddha

du périmètre occupé par le temple et ses dépendances dans le but évident d’en protéger la propriété<sup>(24)</sup>. Souvent la stèle rappelle ce qui est connu de l’histoire du sanctuaire et cherche à mettre en valeur son ancienneté ou le caractère illustre des personnages qui lui furent attachés dans le passé ; elle présentent la biographie des religieux éminents qui ont séjourné dans le temple ou l’ont administré, ou encore les rapports que le temple entretient avec un monastère connu<sup>(25)</sup>. Enfin, la stèle peut reproduire un sutra ou un verset de sutra, parfois accompagné de l’image gravée d’une divinité. La stèle n’est alors plus seulement commémorative, mais constitue au même titre qu’une statue, un objet de dévotion.

Bien évidemment, ces différentes catégories ne sont pas étanches. La commémoration de la restauration des édifices est l’occasion pour le rédacteur de rappeler l’histoire du temple et de sa divinité, de faire l’éloge du religieux qui l’administre ou d’un ascète qui l’a habité pour terminer sur l’exposé des vérités d’un sutra particulier avant de répéter l’ensemble du propos sous une forme rimée. Une telle inscription peut avoir été de plus érigée par une association de fidèles qui a financé les travaux de rénovation.

Le contenu des stèles varie mais toutes possèdent une valeur contractuelle qui engage aussi bien les dieux envers les hommes que les hommes entre eux. Il s’agit de faire connaître aux divinités des lieux les circonstances qui ont présidé à la restauration du sanctuaire et l’identité des donateurs afin qu’en retour les dieux favorisent les fidèles de leurs bienfaits. Lorsque c’est l’empereur lui-même qui a octroyé un nom au temple ou l’a richement doté en terrains, en titres honorifiques ou en collections de textes saints, la dette des dieux n’en est que plus patente et le lieu offre à ses fidèles une protection accrue. Quand en revanche les hommes négligent les sanctuaires, les laissent à l’abandon, le dieu peut se manifester pour encourager les fidèles à engager des réparations. Une telle apparition est signalée pour l’année 1651 dans le temple de la Bonne Mère de la fonderie des cloches (Zhuzhong niangniangmiao), situé à l’ouest de la tour de la Cloche : « Alors que les salles du temple prenaient l’eau et tombaient en ruine sans que personne ne les réparât, le dieu fit une heureuse apparition pour apporter son aide, si bien que tous les fidèles du quartier en furent émus<sup>(27)</sup> ». Le temple fut aussitôt réparé. Taillée dans une pierre de beau grain, sculptée de motifs de bon augure sur ses bords et son sommet, la stèle matérialise l’alliance que les hommes ont passée avec les dieux et garde la mémoire de ses renouvellements successifs.

Mais la stèle est aussi un contrat passé entre les hommes. Lorsqu’elle précise les dimensions du temple, enregistre un



don ou un achat de terrain, sa valeur juridique est évidente ; c’est encore le cas dans les inscriptions qui fixent les règles d’une guilde ou d’une association, comme celle des eunuques qui, en accord avec les moines du Xinglongsi, situé au nord-ouest de la Cité interdite, constituent en 1761 un fonds de retraite pour assurer leurs vieux jours et s’installer dans le temple<sup>(28)</sup>. Pillé par le corps expéditionnaire engagé contre les Boxers en 1900, ce temple, restauré plusieurs fois par la suite, a abrité des eunuques jusqu’en 1965<sup>(29)</sup>. Lorsqu’il s’agit d’une stèle commémorant une restauration, la valeur contractuelle est plus directement dirigée vers les dieux, mais elle est aussi tournée vers les hommes. Tous ceux dont les noms sont inscrits, en commençant par les plus généreux donateurs, peuvent s’attendre à jouir d’un prestige accru au

24. *BJTP*, # 8420 (non datée), vol. 60, p. 185, pour le Huguosi.

25. *BJTP*, # 278 (1778), vol. 74, p. 19, l’éloge d’un moine du Fahuasi, situé au nord de Wangfujing.

26. *BJTP*, # 367 (1592), vol. 58, p. 28.

27. *BJTP*, # 597 (1651), vol. 61, p. 45.

28. *BJTP*, # 674 (1761), vol. 71, p. 195 ; association toujours active en 1895, voir *BJTP*, # 678, vol. 87, p. 115.

29. Témoignage recueilli dans la cour du temple, le 3 novembre 2007 (enquêteurs Victoire Surio et Liu Yaoye).

Fronton de la stèle de fondation du Qingxuguan, gravée en 1454. Elle gît abandonnée au milieu d'un potager, non loin de la tour de la Cloche

© Patrice Fava



sein de la communauté des fidèles. Le don donne des droits, tel celui de se distinguer de la masse.

La solidité même du matériau choisi pour y consigner les événements mémorables suffit à convaincre que les inscriptions sur pierre s'adressent aux générations à venir et, comme on l'a dit, de nombreuses formules soulignent cette fonction. Là encore, dirigée vers l'avenir, la valeur contractuelle n'est pas absente : les prêtres à demeure d'un temple héréditaire peuvent s'appuyer sur une inscription pour faire valoir leurs droits dans le cas où le contrat de propriété aurait été perdu. Ainsi, les eunuques attachés au service du Palais Chonghua dans la partie nord-ouest de la Cité interdite, réaffirment leurs droits de propriété sur deux petits temples voisins dans une stèle de restauration érigée en 1907<sup>(30)</sup>. Deux des donateurs en étaient encore propriétaires en 1937. De plus, taillées pour durer, les stèles garantissent à leurs commanditaires de la légitimité et du prestige. Lorsqu'une association de fidèles peut revendiquer, stèles à l'appui, une activité continue durant des décennies dans un sanctuaire particulier, elle est en mesure de faire valoir son droit à y poursuivre ses dévotions. C'est le cas d'une association de bienfaisance active pendant près de trente ans, entre 1752 et 1779, dans le grand temple du roi des Médicaments situé au nord de la ville (Bei Yaowangmiao). La répétition des noms des donateurs d'une stèle à l'autre démontre en outre la stabilité des effectifs de cette association<sup>(31)</sup>.

## Qui rédige les stèles ?

Toutes les inscriptions ne sont pas signées mais lorsqu'elles le sont, l'identité du rédacteur est souvent de nature à réhausser la valeur de l'épigraphie et des faits qu'elle commémore. Sur les 541 inscriptions, la moitié est signée et les rédacteurs se répartissent en trois groupes principaux : les empereurs, les lettrés-fonctionnaires et les religieux.

Les empereurs sont les auteurs de plus d'un quart des inscriptions signées. Les stèles impériales célèbrent des fondations, des cérémonies d'actions de grâces rendues à une divinité particulière, soit dans un temple entretenu par l'administration impériale, soit dans un sanctuaire ouvert au public que l'empereur veut honorer d'une attention particulière. Les stèles qui font état de donations de terrains ou de textes sacrés, ainsi que celles qui décernent des titres honorifiques à des héros ou à des religieux sont le plus souvent de la main de l'empereur. Elles nous renseignent sur le patronage accordé par la cour aux temples de Pékin. Il faut néanmoins pour appréhender l'étendue de ce patronage, en particulier pour la dynastie mandchoue, compléter à l'aide des archives impériales les

données fournies par l'épigraphie ; car celles-ci ne rendent pas compte de la *régularité* des subsides versés par la cour à plusieurs dizaines de temples. Les lettrés-fonctionnaires, surtout ceux de l'Académie Hanlin, du Collège impérial mais aussi du ministère des Rites ou d'autres administrations sont les auteurs de plus de la moitié des stèles signées de la ville intérieure (155 sur 278). Soit ils rédigent des inscriptions directement en rapport avec les cultes dont ils ont l'initiative, ou la responsabilité dans le cas des sacrifices officiels, soit ils sont invités par des communautés de fidèles, des religieux ou des eunuques à rédiger une inscription pour un temple avec lequel ils n'entretiennent pas nécessairement de rapport direct. Cependant avant de parler de simple commande, il faut examiner chaque cas particulier. Parfois, le rédacteur éclaire le lien qui le rapproche du temple : son amitié avec un religieux, un séjour en tant que locataire d'une salle transformée en auberge. Mais l'existence de deux inscriptions quasi identiques consacrées au même temple à vingt-sept ans d'écart par deux célèbres lettrés<sup>(32)</sup> tend à montrer que les fonctionnaires répondent aussi à des commandes. Ils rédigent alors des inscriptions d'après des modèles établis, ce que le style formulaire des textes illustre dans bon nombre de cas. Les religieux ont aussi composé des inscriptions, mais celles-ci représentent moins d'un dixième du corpus. Elles sont le plus souvent de la main du régisseur du temple (*zhuchi*) qui y consigne les transferts de propriétés ou les réparations. Des moines éminents rédigent aussi des inscriptions, soit que des liens personnels les attachent à tel ou tel lieu de culte, soit que ce lieu de culte soit une dépendance du monastère qu'ils habitent.

Pierre dressée devant le temple, objet coûteux destiné à être lu, ou au moins montré et regardé, la stèle voit sa valeur augmenter lorsqu'elle est rédigée par un membre de l'élite. Le sanctuaire qui l'abrite acquiert à son tour davantage de prestige tandis que l'efficacité des dieux s'accroît aux yeux des fidèles.

## Les donateurs

L'épigraphie éclaire l'identité des fidèles qui ont entretenu les temples soit par des offrandes individuelles, soit dans le cadre d'associations vouées à un sanctuaire particulier. Les

30. *BJTP*, # 657, vol. 89, p. 122, dans le temple du dieu du Feu derrière la Colline de Charbon.

31. *BJTP*, # 494 (1752), vol. 70, p. 176-177 ; *BJTP*, # 545 (1779), vol. 74, p. 33-34.

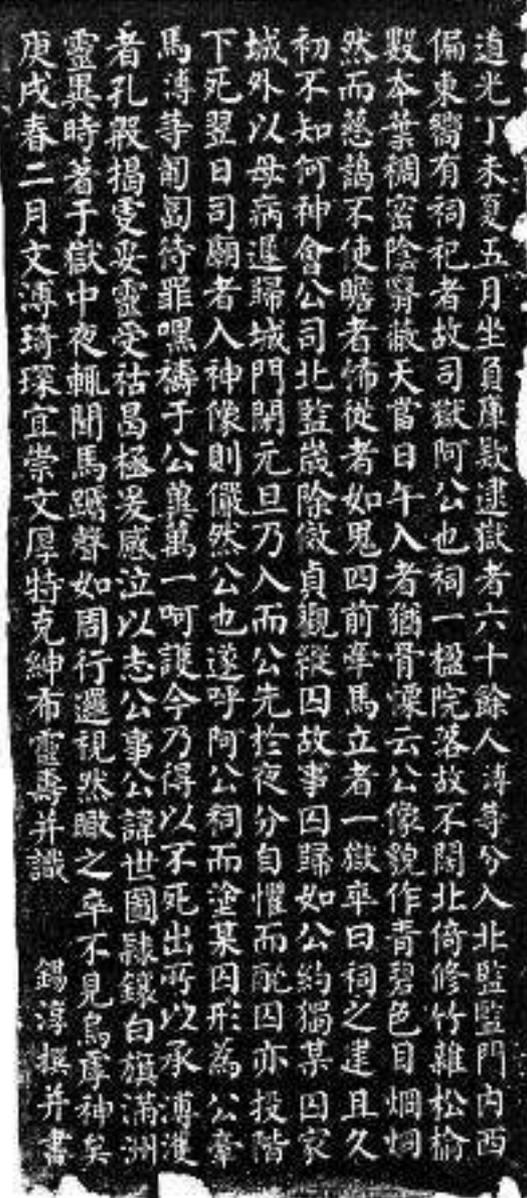
32. Il s'agit des deux stèles mentionnées dans la note précédente.

Estampage de la stèle du  
Agongci gravée en 1850

noms des donateurs figurent le plus souvent sur le verso de la stèle. Ils appartiennent à plusieurs catégories d'individus et leur diversité montre que les temples répondaient aux besoins de toutes les couches de la société : le clan impérial, les eunuques, les fonctionnaires de telle ou telle administration, les religieux, les marchands et les artisans qui apparaissent tantôt à titre individuel, tantôt regroupés dans une guilde, les associations de fidèles pour l'entretien d'un culte ou l'organisation d'un pèlerinage. Souvent, les associations de fidèles étaient formées d'une majorité de femmes. D'un point de vue ethnique, durant la dynastie des Qing, les donateurs mandchous et mongols étaient mêlés aux Han.

Une mention particulière doit être réservée aux eunuques qui fondèrent et entretenirent plusieurs centaines de temples dans Pékin et ses environs (140 fondations, 294 temples subventionnés)<sup>(33)</sup>. Dans la ville intérieure, ils figurent à titre de donateurs dans 93 inscriptions relatives à 55 temples. C'est surtout durant la dynastie des Ming, pendant laquelle ils étaient au sommet de leur puissance, que leur patronage est le plus manifeste : 62 stèles Ming commémorent leurs donations diverses contre 26 seulement pour la période mandchoue, au cours de laquelle leur influence fut fortement réduite par la volonté des empereurs. Sur ces 26 inscriptions, 17 sont postérieures au milieu du XIXe siècle, montrant un regain d'activité des eunuques dans l'entretien des temples. On possède pour cette période plusieurs inscriptions relatant l'achat en commun d'un temple par des eunuques dans lequel ils prévoient de s'installer au moment de la retraite. Durant la dynastie des Ming, il est fréquent qu'un eunuque transforme sa résidence privée en temple ; il y nomme un prêtre et s'y retire au moment où il quitte le service de la cour. C'est le cas du Qingxuguan, dont il ne reste que la stèle de fondation. Datée de 1454, elle gît abandonnée au milieu d'un potager, non loin de la tour de la Cloche<sup>(34)</sup>.

Dans notre corpus, les commerçants n'apparaissent explicitement comme donateurs qu'après 1750. Dans certains cas, les commerces sont situés à proximité du temple qu'ils subventionnent, mais ils peuvent aussi être dispersés dans la capitale, voire être établis dans une autre ville. L'une des premières stèles qui mentionne les noms des commerces dans la liste des donateurs date de 1753, avec plus de trente magasins inscrits<sup>(35)</sup>. Érigée dans le Wushengmiao, situé à Xinjiekou, elle fut suivie par trois autres inscriptions qui toutes comportent des noms de commerces<sup>(36)</sup>. Plusieurs d'entre eux se retrouvent d'une stèle à l'autre. Cette continuité remarquable montre que les regroupements de fidèles n'ont pas été seulement des phénomènes éphémères, sans stabilité, ni longévité. Nous comptons 68 stèles qui font état d'environ 60 associations. Pour autant qu'il soit possible de le déterminer, ces as-



sociations se divisent en associations occasionnelles – formées pour la réparation d'un temple, la célébration d'une divinité – et en associations durables. Ces dernières peuvent regrouper des hommes exerçant des fonctions administratives identiques comme les inspecteurs de circuits (*jiancha yushi*) qui sacrifiaient tous les ans à leur propre dieu du Sol dans un temple de Guandi au sud de la Cité interdite<sup>(37)</sup>. Ou encore les membres d'une administration, par exemple les employés du Bureau d'appointement des fonctionnaires civils (*Wenxiansi*) qui sacrifiaient dans le Xugongci<sup>(38)</sup> à l'intérieur du ministère du Personnel ; de telles associations existaient chez les fonctionnaires ou les eunuques qui géraient les greniers, les armureries, les poudrières, les écuries, les filatures. Vingt-deux guildes étaient engagées dans le maintien des temples : celles des charpentiers, des menuisiers, des por-

33. Susan Naquin, *op. cit.*, p. 180.

34. *BJTP*, # 550 (1454), vol. 51, p. 190.

35. *BJTP*, # 372 (1753), vol. 71, p. 19.

36. *BJTP*, # 374 (1774), vol. 71, p. 19-20 ; *BJTP*, #371 (1794), vol. 76, p. 85-86 ; *BJTP*, #370 (1821), vol. 79, p. 8-9.

37. *BJTP*, #117 (1664), vol. 62, p. 37.

38. *BJTP*, # 7 (1773), vol. 73, p. 106

teurs d'eau, des changeurs, des vendeurs de fruits frais et secs, des fripiers, des marchands de soie, des conteurs. La plupart regroupait des individus d'un quartier, résidant près d'un marché, ou d'un puits dans le cas des porteurs d'eau. Enfin, on a identifié 28 associations formées autour d'un culte et dont les membres n'avaient en commun que la volonté de se vouer au service d'une divinité particulière. Par exemple, l'association des Pénitents du temple du dieu de la Cité de la Capitale, situé au sud-ouest de la ville<sup>(39)</sup>, qui marchaient en tête de la procession du dieu pour prêcher la vertu ; ou celle des fidèles, toutes des femmes, qui célébraient le culte de la Bonne Mère des Neuf Sommets (Jiuding niangniangmiao) dans le temple qui lui était consacré<sup>(40)</sup>.

Ce survol rapide des inscriptions commémoratives des temples de Pékin met en évidence que du haut en bas de l'échelle sociale, toutes les catégories de la population de Pékin établissaient des rapports plus ou moins étroits avec les fondations religieuses de la ville. Si les temples demeuraient avant tout des lieux de prière pour les fidèles et de retraite pour les religieux qui entretenaient le culte des divinités ou offraient leurs services aux citadins, ils étaient aussi le centre de regroupements réguliers ou occasionnels de multiples associations d'individus, réunis par leur résidence, leur profession, leur origine géographique ou leur simple dévotion à une divinité protectrice. La mémoire vivante de cette intense activité sociale est en passe de disparaître. Alors que les fidèles crurent pouvoir la préserver dans la solidité des pierres, les stèles qu'ils firent graver sont en grande partie détruites. Par chance, dans les premières décennies du siècle passé, des savants prévoyants en firent réaliser plusieurs séries d'estampages<sup>(41)</sup>. Grâce à eux, l'étude des inscriptions est toujours possible et réserve encore aux chercheurs bien des découvertes, comme nous vous invitons à le constater en parcourant en conclusion l'inscription<sup>(42)</sup> datée de 1850 du sanctuaire de Monsieur A, le Agongci, situé autrefois dans l'entrée de la prison du ministère de la Justice. •

#### Caractères chinois

Bixia yuanjun	碧霞元君
jiancha yushi	監察御史
Jiuding niangniangmiao	九頂娘娘廟
shifang congling	十方叢林
wanguchangchun	萬古長春
wanguliufang	萬古流芳
Wenxuansi	文選司
yongchubuxiu	永垂不朽
zhenren	真人
zhuchi	住持
zisunmiao	子孫廟

*Au cinquième mois de l'année, durant l'été 1847, une soixantaine de personnes inculpées de détournement de fonds du trésor public furent mises en prison. Avec quelques autres, je fus envoyé dans la prison du nord. Dans l'angle ouest de la porte d'entrée, tourné vers l'est, se trouvait un temple dédié au défunt directeur de la prison, monsieur A. N'occupant qu'une seule travée, sa cour n'était pas grande. Au nord, poussaient de grands bambous, entremêlés de pins et d'ormes ; les troncs et les feuillages épais formaient un voile qui cachait le ciel. Même en y entrant en plein midi, on était glacé jusqu'aux os. Le visage de la statue de monsieur A était peint en bleu et en vert, ses yeux brillaient comme des éclairs, mais de par son air charitable et accommodant, il n'inspirait aucune crainte. Escorté par quatre assistants à l'allure de démons, il était précédé d'un écuyer tirant son cheval. Aux dires du geôlier, la construction du temple remontait fort loin sans que l'on sache à quel dieu il avait été dédié à l'origine.*

*Lorsque monsieur A était directeur de cette prison, le dernier jour de l'an, il voulut imiter le geste de l'empereur Tang Taizong (627-649) libérant les prisonniers ; alors que tous étaient rentrés comme convenu avec le directeur, l'un d'entre eux, qui habitait hors-les-murs, se mit en retard car sa mère était tombée malade. Il trouva les portes de la ville fermées et ne put y pénétrer que le lendemain matin. Avant minuit, le directeur s'était déjà donné la mort en avalant du poison ; quant au prisonnier, il se tua aussi en se jetant du haut des marches. Le jour suivant, lorsque le gardien entra dans le temple, la statue du dieu ressemblait trait pour trait au directeur. Dès lors, le temple prit le nom de sanctuaire de monsieur A et on peignit l'écuyer à l'image du retardataire.*

*Alors que nous attendions la sentence prosternés à plat ventre, nous avons prié en silence monsieur A dans l'espoir que peut-être il nous viendrait en aide. Si nous avons finalement échappé à la mort, c'est grâce aux mille bienfaits qu'il nous a dispensés. Nous avons placé notre foi en lui et quelle ne fut pas notre récompense ! Avec des larmes d'émotion nous avons rédigé ce récit. Monsieur A se prénomait Shitu ; c'était un Mandchou de la bannière blanche à bordure. Des phénomènes extraordinaires se produisent fréquemment dans la prison : au milieu de la nuit, on entend le bruit des sabots d'un cheval, comme si quelqu'un faisait un tour de garde, mais lorsqu'on veut le voir, il disparaît comme par enchantement !*

*Au deuxième mois du printemps de l'année 1850, Wen Pu, Qi Shen, Yi Chong, Wen Hou, Tekeshenbu, Ling Shou ont tous eu connaissance de ces faits ; Xi Chun a composé et calligraphié cette inscription.*

39. *BJTP*, # 1211 (1792), vol. 76, p. 20.

40. *BJTP*, # 496 (1756), vol. 71, p. 93-94. Le Niangniangmiao en question était accolé à celui du roi des Médicaments, tout au nord de la ville.

41. La collection réalisée par le Beiping yanjiuyuan en 1930, par exemple.

42. *BJTP*, #114 (1850), vol. 81, p. 188.